

Jean-Claude Zancarini

## **Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes***

édition de Frédérique Verrier, Paris, Éditions Rue  
d'Ulm, 2002, 267 p., 18 €

---

### **Avertissement**

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

**revues.org**

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Jean-Claude Zancarini, « Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes* », *Laboratoire italien* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 07 juillet 2011. URL : <http://laboratoireitalien.revues.org/351>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : ENS Éditions

<http://laboratoireitalien.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://laboratoireitalien.revues.org/351>

Document généré automatiquement le 08 juillet 2011. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© ENS Éditions

Jean-Claude Zancarini

## Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes*

édition de Frédérique Verrier, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2002, 267 p., 18 €

Pagination de l'édition papier : p. 197-198

- 1 *Le Mérite des femmes* de Moderata Fonte « où, en deux journées, on montre clairement combien elles sont dignes, et plus parfaites que les hommes » a été publié posthume en 1600. L'auteur y présente une discussion entre sept femmes de l'aristocratie vénitienne, différenciées par leur âge et leur statut (mariées, veuves, célibataires) ; cette compagnie féminine (qui évoque celle du *Décameron* dont auraient été ôtés les trois narrateurs masculins) se donne une reine provisoire qui, prenant acte des plaintes élevées contre les hommes, propose qu'un procès se déroule et désigne une accusation et une défense.
- 2 Dans sa Postface, « Les mérites du *Mérite* », Frédérique Verrier montre que ce procès est bien moins sommaire qu'on n'aurait pu s'y attendre et elle donne des clés de lecture utiles pour situer l'ouvrage vis-à-vis des écritures féminines contemporaines ; elle insiste sur les ressemblances avec un ouvrage d'une autre Vénitienne, Lucrezia Marinella, dont le *Della nobiltà et eccellenza delle donne, et i difetti e mancamenti de gli huomini* parut également en 1600. Elle place également le *Mérite* en regard de la littérature philogyne, en particulier d'ouvrages aujourd'hui oubliés mais qui eurent une grande importance dans le débat au XVI<sup>e</sup> siècle : le *De nobilitate et praecellentia foeminei sexus* de Henricus Cornelius Agrippa (écrit en 1509, publié en 1529) ; le *De institutione foeminae christianae* de Juan Luis Vives (1524) ; *Della eccellenza e dignità delle donne* de Galeazzo Flavio Capra (1525). Frédérique Verrier soumet ensuite le *Mérite* à deux grilles de lecture, celle de l'ambivalence et celle de la transmission. Ses propositions de lecture montrent avec évidence qu'il s'agit là d'un texte riche et important dans la longue lignée des textes qui refusent le discours de la supériorité masculine.
- 3 Parmi les pistes qu'ouvre *Le Mérite des femmes*, il y a la mise en évidence d'un possible « chemin de haute étude » pour les femmes (pour reprendre une expression de Christine de Pizan), chemin que la fontaine du palais vénitien où se déroule le dialogue laisse entendre métaphoriquement : l'eau vivifiante qui jaillit des statues de femmes et le mot *math[es]is* (science, étude, désir d'apprendre) que forment les initiales inscrites sur les fronts de ces statues disent bien que les femmes pourraient se consacrer « à l'étude chérie des lettres » (p. 13). Corinna, qui porte le nom symbolique de la poétesse grecque, est chargée dans le texte de représenter cette possibilité, laquelle se déploie en particulier dans la seconde journée du dialogue : on n'y parle plus au premier chef de la « question des hommes » mais, au gré des rebondissements de la conversation, les devisantes – avec précisément Corinna pour guide – s'y préoccupent de divers phénomènes naturels qui vont des tremblements de terre aux secrets de la médecine en passant par des aperçus des diverses sciences naturelles<sup>1</sup>. Corinna justifie d'ailleurs ce changement de cap de la discussion : « Quant au fait d'avoir abordé divers sujets [...], cela ne devrait pas être non plus un sujet de moquerie. D'abord parce que nous en avons parlé, ou plutôt nous les avons évoqués, comme ça au hasard et en passant, sans prétendre en parler savamment, ensuite parce que nous pouvons en parler aussi bien qu'eux et, si on nous apprenait à le faire dès l'enfance, ce que j'ai déjà dit, nous les dépasserions en quelque science que ce soit » (p. 188). Ce qui est posé là, c'est bien la question de l'éducation des femmes et de leur savoir. Mais d'une certaine façon, la position de Corinna n'est pas reproductible dès lors qu'on se refuse à faire l'impasse sur la question centrale du dialogue : celle des rapports entre les sexes. En effet, la position de Corinna est celle d'un parcours solitaire (elle s'emploie « à de meilleures œuvres et à de plus belles études », p. 200) qui va de pair avec le refus de penser que « les deux sexes sont faits l'un pour l'autre » (c'est Leonora qui le rappelle, p. 201). Corinna peut donc aider ses amies à penser mais elle ne leur propose pas de solution.

Et on comprend dès lors les apparents paradoxes de la fin de l'ouvrage, et en particulier le changement de position de Leonora qui, partant d'un refus radical d'envisager un remariage, finit par dire qu'elle va y réfléchir et consentir peut-être à suivre « les sages et sacrés conseils » que ses amies lui ont donnés (p. 202). Ce paradoxe, peut-être vient-il précisément de ce que l'ouvrage pense dans les termes du renversement et de la guerre des sexes – la supériorité des femmes venant prendre la place de la supériorité des hommes. C'est bien la problématique de guerre qui peut inciter, par réalisme, à choisir un époux comme on choisit un allié ; se marier, explique en effet Lucrezia, c'est choisir « d'en avoir un au moins pour ami qui nous défende des autres plutôt que de rester seule et de les avoir tous pour ennemis » (p. 191).

4 Cette aporie de la réflexion pourtant très riche (et « décapante ») du *Mérite des femmes* ne tardera d'ailleurs pas à trouver une issue : en 1622, Marie de Gournay, la « fille d'alliance » de Montaigne, écrit *L'égalité des hommes et des femmes*, un texte novateur qui déplace de façon créatrice les termes de la question du rapport entre les sexes : dès lors, on pourra échapper à la problématique de la guerre et penser en termes d'égalité et d'acceptation des différences.

---

### Notes

1 Claire Lesage a pu parler à ce propos d'un « passage du microcosme au macrocosme, puisque à l'observation du comportement humain succède la lecture du grand livre de la nature. En tentant d'élucider les mystères qui régissent l'harmonie de l'univers et en commentant les relations causales qui existent entre les événements, les interlocutrices ébauchent [...] une synthèse des connaissances et des croyances scientifiques de l'époque telles que les divulguaient les recueils de secrets » [C. Lesage, « Le savoir alimentaire féminin dans *Il Merito delle donne* de Moderata Fonte », in *La table et ses dessous. Culture, alimentation et convivialité en Italie (XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, études réunies par A. C. Fiorato et A. Fontes Baratto, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle (*Cahiers de la Renaissance italienne* 4), 1999, p. 223-234]. Elle cite, comme modèle de ces livres de secrets, *I Secreti* d'Alessio Piemontese. La thèse de fond de la contribution de Lesage consiste à mettre en évidence la difficulté qu'il y a à vouloir accéder à un savoir « élaboré et transmis par les hommes » tout en gardant un regard critique face « à une culture qui propose une vision univoque du monde, un monde où les femmes en tant que subordonnées, ne possèdent pas la parole » ; elle voit dans les interventions de Leonora l'expression de ces difficultés et du malaise qui en découle. Elle s'oppose ainsi à celles qui voient dans ces « digressions » une sorte d'ultime témoignage d'une parole féminine en matière de sciences : E. Chiaramonte, G. Frezza, S. Tozzi, « Il femminile separato della società moderna », *Donne senza Rinascimento*, Milano, Eleuthera, 1991.

---

### Référence(s) :

Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes*, édition de Frédérique Verrier, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2002, 267 p., 18 €.

---

### Pour citer cet article

Référence électronique

Jean-Claude Zancarini, « Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes* », *Laboratoire italien* [En ligne], 4 | 2003, mis en ligne le 07 juillet 2011. URL : <http://laboratoireitalien.revues.org/351>

---

### Droits d'auteur

© ENS Éditions